

Prologue

Pa'a Fokam est propriétaire d'un grand commerce sur la place du marché central de Yaoundé. Il y est installé depuis plus d'une décennie déjà. Son commerce traversera donc des époques, chacune avec ses défis. Le Cameroun est frappé par une crise économique sans précédent quand celui-ci installe son affaire. Les fonctionnaires de la capitale de ce pays, parmi les clients majoritaires de sa boutique de vente des produits de consommation courante, voient leur pouvoir d'achat ponctionné. Ils sont appelés à « serrer leurs ceintures ». Pa'a Fokam traversera donc cette époque, où le Cameroun, comme beaucoup d'autres pays d'Afrique subsaharienne sont soumis à des programmes d'ajustement structurel, sous l'impulsion des bailleurs de fonds internationaux. C'est dans ce contexte où ce pays est classé « pays pauvres très endettés » que Pa'a Fokam mettra sur pieds une affaire florissante, dans les années 1990. Ce talentueux homme d'affaires était l'un des rares rescapés de la crise économique, pratiquement le seul qui n'en ressentait pas les effets désastreux en termes de baisse rapide et continue de chiffre d'affaires. Il réussit à se faire un nom vénérable à la grande place du marché centrale de la capitale politique du Cameroun. Il accumula une notoriété fulgurante au fil des années et parvint à se faire sa place dans une société où l'argent se fait rare.

Son neveu Tayou apprendra à ses côtés, à gérer un commerce, quelles que soient les turbulences inattendues qui adviendraient. L'affaire familiale prospérait donc, aux côtés de quelques autres qui s'y mettaient progressivement. Comme quoi, la concurrence s'invite toujours à la table ! Tayou et son oncle géraient au mieux leur commerce et faisaient de bons bénéfices. Mais, ils étaient loin d'imaginer que les données allaient changer brusquement et en très peu de temps. Une chanson prémonitoire, très populaire dans la société camerounaise à la veille des années

2000, aurait pourtant pu attirer leur attention sur les changements à venir. Cette chanson d'un groupe de chanteurs ivoiriens dénommé « Espoir 2000 », faisait un tôle dans les ménages, les rues et les bars de la ville aux sept collines. Quelques paroles de cette chanson tonnaient sur tous les toits à Yaoundé ainsi :

À l'an 2000

On saura qui est qui

Qui est devenu quoi

Qui fait quoi dans la vie ?

Une chanson très populaire qui se jouait aussi bien dans les discothèques ambulantes qui animaient la place du marché central de Yaoundé. Donc, un changement était attendu dans la masse fascinée par l'avènement du nouveau millénaire, quel que soit ce qui pouvait en être. Pourtant, chez Pa'a Fokam, l'on était loin de s'imaginer être concerné par ces choses au plus près. Ainsi, le changement inattendu surprendra plus d'un sur cette place de commerce, quand Wu et ses compatriotes vont faire une entrée déferlante sur le marché de la petite distribution à Yaoundé. Du jour au lendemain, les commerçants du marché central faisaient face à une concurrence venue de l'autre bout de la planète. Tayou et son oncle virent une révolution commerciale se produire sous leur nez à la vitesse de la lumière. Leurs proches voisins, installés comme eux, dans l'un des magasins onéreux du grand bâtiment des semi-grossistes de produits de grande consommation courante, étaient désormais des Chinois. Wu et sa fille Liyang, leurs plus proches voisins, séduisaient tous les clients frappés par cette nouveauté, Pa'a Fokam et son neveu étaient confrontés à une nouvelle donne qui vint bouleverser leurs habitudes.

Chapitre 1

Il est cinq heures du matin, les voitures se bousculent déjà entre les passants, dans les embouteillages de l'Avenue Kennedy, l'un des grands axes routiers du centre-ville de Yaoundé qui mènent au centre commercial. Les vendeurs de détails se pressent de se faire ravitailler avant le lever du jour. Les « stands » de fortunes s'installent progressivement pour être aux premiers rangs. Les trottoirs commencent à être encombrés, sous cette obscurité qui disparaît progressivement. Comme les vérandas des magasins, ils sont occupés par des petits commerçants ambulants qui apprêtent leurs marchandises. Toutes les rues qui mènent au marché du centre sont bondées de monde. Les grandes boutiques comme celle de Pa'a Fokam s'ouvrent progressivement, le petit panneau sur lequel est inscrit « Pa'a Fokam petit-prix » se laisse découvrir au fur et à mesure, sous cette lueur de l'aube. Le jour se lève dans cette ambiance habituelle, dans une cacophonie qui absorbe la conversation. Il faut donc avoir les cordes vocales bien échauffées pour communiquer dans ce brouhaha. L'on entend par-ci des cris, par-là des sifflements, les gens usent de différents moyens pour se parler.

Date du mois : février 2003. Wu et ses voisins étaient déjà bien installés, les premiers clients venaient et partaient, les commerçants ambulants les pourchassaient à la criée. Le centre commercial de Yaoundé donnait à nouveau le « la » à ce début de journée dans la capitale. Tayou s'était déjà acclimaté de sa proximité avec la chine, d'ailleurs, il avait mémorisé la formule de politesse de base dans la langue de ses voisins. Quand il vit Liyang sortir de la boutique avec son petit éventail multicolore entre les mains, il lui dit alors avec maladresse :

- nié hao !

La jeune dame, le visage sans expression, le regarda, ne dit rien, et continua à s'occuper avec quelque rangement. Elle se déroba ainsi de la tentative vaine de Tayou de forcer le contact. Difficile de savoir si la prononciation de Tayou était brouillée par le vacarme du marché ou s'il improvisait une salutation mal maîtrisée qui répugna sa voisine. Toujours est-il que, son enthousiasme n'émut pas du tout Liyang. Leurs relations de voisinage étaient ainsi, froides comme de la glace. Chacun s'occupait de ses affaires, la concurrence en était certainement pour beaucoup, vu qu'ils avaient presque les mêmes produits sur leurs étagères respectives. Paraît-il que le fournisseur de Pa'a Fokam était un importateur camerounais qui dorénavant se ravitaillait aussi en chine, car les produits « made in china » gagnaient en popularité. Leurs coûts très abordables avaient énormément contribué à leur percée dans le marché camerounais. Cette réputation suivait donc Wu et ses compatriotes qui progressivement captaient une grande partie des clients du marché central. Tout le monde trouvait son compte avec eux. Les jeunes se plaisaient à cette idée de se faire servir une petite marchandise bien emballée par une douce main chinoise. Liyang ne laissait personne indifférent, sa seule présence attirait plus de clients que n'importe quelle technique de marketing applicable dans ce marché. Pa'a Fokam vivait cette percée chinoise comme un loup, il en pâtissait en silence. La diminution drastique de sa clientèle l'inquiétait, bien plus que son neveu qui se délectait plutôt de cette proximité avec Liyang. Se savoir si prêt de ces gens qu'il avait l'habitude de ne voir que dans des films chinois le ravissait. Il était beaucoup moins conscient des enjeux commerciaux et n'aurait pour rien au monde troqué cette présence de la communauté chinoise autour de leur commerce. Il ne percevait pas, au détail près, les répercussions néfastes sur leur affaire comme son oncle. C'était tout à fait normal d'ailleurs, ils avaient pris beaucoup d'années pour se

constituer une clientèle fidèle. En plus, chez « Pa'a Fokam petit-prix », les clients s'étaient déjà habitués à trouver des produits à moindre coût, bien avant l'arrivée de Wu. Tayou baignait dans cette assurance que leur boutique ne souffrait d'aucun risque, contrairement à son oncle. Ce dernier ne le montrait pas à tout venant, mais était énormément contrarié par ces Chinois qui lui prenaient des parts de marché. Cette colère, il la retenait, mais l'occasion se présentait toujours pour qu'il la déverse. Très souvent, Tayou en payait les frais. Ce dernier, obnubilé par son voisinage chinois, se plaçait parfois à l'entrée de la boutique et grimaçait des gestes martiaux qu'il empruntait aux films chinois. Il était particulièrement inspiré pendant les heures sèches de la journée, où il n'y avait pas de clients. Il imitait alors maladroitement un coup de pied ou de griffes de Bruce Lee, et l'accompagnait de ces miaulements que le célèbre acteur chinois aimait pousser dans ses combats. C'est ce cri qui alerta encore cette fois Pa'a Fokam qui en profita pour réprimander son neveu de tous les tons.

- ça, c'est quoi ça ? C'est la folie qui te prend déjà ? N'amènes pas la malchance dans ma boutique hein !

On pouvait l'entendre dire avec véhémence à son neveu, qui s'éclipsait alors dans leur boutique pour échapper à l'embarras devant les gens. Ses voisins chinois observaient parfois ce genre de scène avec distance et total désintérêt, mais tout portait à croire que le jeune garçon attirait quand même leur attention. Ces plaisanteries agaçaient son oncle à plus d'un titre. Non seulement elles lui montraient à quel point son disciple était inconscient, mais lui rappelait aussi à quel point ils étaient envahis par ces concurrents impitoyables prêts à tout pour leur faire fermer boutique.

Les frayeurs de Pa'a Fokam étaient grandes, il appréhendait une chute de son commerce. Malgré ses efforts, les Chinois pratiquaient les meilleurs prix sur le marché. La place du Marché centrale de Yaoundé avait toujours été la référence en termes d'achats des produits à prix de gros et les Chinois vinrent renforcer cette donne. Plus encore, Liyang était tout le temps assise sur un siège à l'entrée de leur boutique, les pieds croisés dans sa longue robe, l'éventail en main et les cheveux au vent. Elle se ventilait avec une attitude insouciant et innocente en recevant les clients avec un simple sourire. Quand ces derniers faisaient leurs choix de marchandise, elle emballait alors le paquet tout calmement, sans faire d'histoires. Quand le client n'était pas satisfait, elle était entière à l'écoute et trouvait toujours une solution. L'anglais étant le seul moyen de s'exprimer entre elle et les clients, elle rencontrait souvent des difficultés face à un francophone endurci. Heureusement que, le Cameroun étant un pays bilingue, le client parvenait toujours par comprendre quelques mots de la langue de Shakespeare, ce qui l'orientait dans sa requête.

Tout se passait donc pour le mieux dans leurs affaires, plusieurs autres chinois viendront s'y installer également, transformant cette place du marché centrale en un « mini-chinatown ». Pa'a Fokam et quelques semi-grossistes camerounais assistaient impuissamment à cette invasion de l'orient qui leur piquait leurs clients à ciel ouvert.

Tayou sortit de la boutique le visage froissé, son oncle venait de briser sa bonne humeur. Il accosta un client qui s'approchait et dit:

- Dis- donc, marche aussi vite, les vraies choses t'attendent ici !

Le client, qui était un jeune d'à peu près son âge lui répondit :

- c'est comme ça qu'on parle aux clients, laisse-moi entrer d'abord ! Tu ne vois pas comment les Chinois font ?

- Dis- donc, si tu veux aller chez les Chinois, vas-y, ne viens pas me chauffer la tête ici !

Cette réplique de Tayou offusqua ce jeune homme qui rebroussa chemin et alla à la boutique suivante. Pa'a Fokam qui était distrait à faire autre chose, ne vécut pas la scène. Quand il se retourna, il vit le client qui traversait sa boutique pour aller chez les voisins, il s'exclama alors d'amertume :

- Tayou, comment tu laisses mes clients partir ?

Tayou, encore porté par le ressentiment de s'être fait engueuler une demi-heure plus tôt par son oncle, lui répondit :

- c'est un mauvais client même, qu'il parte !

Pa'a Fokam s'offusqua et ravala sa colère, ce client n'était plus là de toutes les façons. L'ambiance générale dans ce bâtiment des boutiques de commerce général était ainsi, très sereine chez les Chinois et bruiteuse chez les Camerounais. La relation entre Tayou et son oncle était toujours très échaudée, reflétant le malaise profond qu'ils ressentaient face à la concurrence chinoise. Ils avaient du mal à s'apaiser, pire encore pendant les rares moments où les clients affluaient. Leur manque de coordination dans le service finissait par agacer ceux des clients exigeants qui trouvaient mieux ailleurs en fin de compte. Son oncle l'engueulait pour un rien, sans tenir compte de son point de vue. D'ailleurs, il en avait souvent été ainsi, sauf qu'avec l'arrivée de Wu et ses compatriotes, Tayou ne les vivait plus de la même façon. Chaque fois que Pa'a Fokam lui criait dessus, à tors ou à raison, il le vivait très mal. Son attitude à ces moments traduisait une gêne beaucoup plus profonde, surtout quand la grogne se passait à l'extérieur de la boutique. Tayou s'imaginait tous ces regards indiscrets des Chinois et en avait mal. En plus, Liyang était souvent présente lors de ces spectacles, elle n'y prêtait pourtant pas attention

que Tayou en dramatisait. Il tenait tellement à faire bonne impression devant ses voisins d'orient. La finesse et le professionnalisme de ces derniers étaient pour lui un miroir qui reflétait la laideur du commerce de son oncle. Chez « Pa'a Fokam petits prix », le sol était en piteux état, le nombre d'années passées sans réfection de leur boutique en était l'origine. Les murs portaient une vieille peinture craquelée par endroit et dont la couleur n'était plus identifiable. Le plafond était rempli de toiles d'araignées et parsemé de petits trous dont l'irrégularité portait la marque des rongeurs. Parfois, pendant que Tayou se démerdait pour sortir un sac d'un coin de la boutique, une souris sortait de là en vitesse et se faufilait dans les autres recoins de la boutique. C'était un espace vieilli, dont l'éclat sobre et volatile était le seul effet des nouveaux produits exposés. On y trouvait des paquets de biscuits, de bonbons, de chocolat, de différentes boîtes de conserve, des produits pour la cuisine, la vaisselle, la lessive, etc. C'était une « alimentation » bien chargée, occultant ce décor vétuste en arrière-plan. Tout cela contrastait macabrement avec la boutique de Wu, climatisée, carreaux de marbre au sol, moquette par endroits, peinture berge et rosée, plafond en fresques de dragons, devanture policée et ornée de fleurs, les murs extérieurs complètement recouverts de peinture professionnelle, sans oublier la grande placarde placée au sommet de la porte d'entrée et sur laquelle était gravée des caractères d'imprimerie en mandarin, suivis du nom de Wu. Le luxe de la boutique chinoise jouxtant la leur était à la limite de la provocation, c'était une insulte déguisée qui pénétrait Tayou jusqu'au plus profond de son âme. Il adorait ces gens qui n'avaient pas son temps, qui ignoraient totalement son existence. Heureusement qu'il faisait l'effort de ne pas le montrer devant son oncle, même si cet effort s'estompait par moment.

Pa'a Fokam résistait à la concurrence, certains de ses anciens clients lui témoignaient encore leur fidélité. Le marché central c'était, après tout, son fief. Papi Kombo lui rendit visite cet après-midi, pour acheter comme toujours son paquet de sucre. Pa'a Fokam était très ému de le voir. Il ne faisait pas qu'acheter sa marchandise, il venait passer aussi un peu de temps avec son vieil ami. Ils regardaient ensemble en introspection, le chemin parcouru et les transformations advenues dans la ville et dans leur commerce. Papi Kombo était un détaillant fidèle, qui se ravitaillait chez Pa'a Fokam depuis toujours. L'arrivée massive des Chinois sur le marché occupa toute leur conversation, pendant plus d'une heure de causeries en cet après-midi ensoleillé.

- hum, se sont eux qui occupent aussi ce côté-là ?

- oui mon frère, ils sont déjà versés partout ici.

Répondit Pa'a Fokam à son ôte qui s'assit à côté de lui, sur le long tabouret placé devant sa boutique. Papi Kombo s'exclama :

- à cette allure-ci, ils risquent de prendre tous tes clients hein !

Pa'a Fokam, s'exclama à son tour :

- Ils ont même déjà tout pris mon frère, ils ont tout pris ! Regarde toi-même la boutique, n'est-ce pas tu es passé ici il y a trois semaines ? Voilà, les choses sont encore là, stockées !

- mais, c'est grave ça ! Ne me dis pas que ces gars t'ont volé tous tes clients ! Eh, Dieu, donc même dans nos petites débrouillardises-ci-là, on vient nous concurrencer sur ça ?

- Vraiment, je ne sais même pas comment je vais faire ce mois-ci, le marché est dur Papi Kombo, très dur !

- même chez moi là-bas c'est un peu fort hein, le marché ne passe pas partout hein !

- Donc, même dans vos cent-cents francs-là les Chinois volent aussi vos clients ?

- je t'assure que c'est grave Pa'a Fokam, les petits biscuits que je vends aussi pour me débrouiller-là, n'est-ce pas les Chinois me mettent aussi à terre ?

- mais, je dis que hein vieux frère, on va faire comment pour s'en sortir ? C'est vraiment très grave.

- C'est très grave Pa'a Fokam ! Même le sucre que je viens d'acheter-si, je sens que je vais seulement aller boire le tapioca à la maison avec !

- hum, Papi Kombo, toi aussi ! Tout un paquet de sucre ?

- Mais oui! Si les clients ne viennent pas acheter, je fais comment vieux frère ?

Les deux hommes rabâchaient ainsi leur ressentiment vis-à-vis de la présence des Chinois qui leur faisait défaut dans leurs commerces. Une chose était plus que vraie, les Chinois faisaient de bonnes affaires. Ils vendaient, à bas coûts, toutes sortes de produits. Ils concentraient la plus grande masse de la clientèle du marché central de Yaoundé. Les détaillants comme Papi Kombo venaient acheter en gros, parfois en faisant la queue. Les magasins et boutiques chinoises étaient bondés de monde. Cette situation laissait alors une grande marge de liberté à Tayou qui en profitait pour se dégourdir les bras. Contrairement aux Chinois qui étaient très organisés et outillés, Tayou était l'homme à tout faire dans la boutique familiale, il transportait toutes les marchandises manuellement, soient pour les charger dans la malle arrière du véhicule d'un client, soit pour les ranger dans leur boutique une fois livrée. Liyang pourtant était sophistiqué dans la tâche, elle prenait du bon temps en servant tranquillement les clients qui affluaient à tour de rôle. Wu avait embauché un magasinier camerounais qui était là pour toutes les tâches de manutention. Il

s'appelait Mimbanga, un homme d'environ quarante ans, robuste et surtout très serviable. Il était un peu l'équivalent de Tayou chez Wu (à quelques exceptions près bien sur), puisqu'à vrai dire, Tayou faisait le boulot de ces deux-là tout seul dans le commerce de son oncle.

Papi Kombo se leva en séquence, il tâcha de ne pas forcer sur une articulation. Il réussit finalement à se mettre debout, puis tendit les bras progressivement vers le haut, les ramena et plaqua ses mains au bas de son dos. Il pressa alors délicatement celui-ci en se penchant vers l'arrière tandis que son bassin basculait vers l'avant. Durant tout le processus, les bruits de craquements produits par ses jointures traduisaient sa fébrilité.

- euh, je suis en train de partir, « euhyeuh ! » Le dos-si va me laisser ?

Pa'a Fokam le regardait bailler pendant ces étirements, puis lui répondit :

- OK, on est là, on regarde le marché.

Le vieil homme s'en alla sous le regard anxieux de son ami. Tayou était au comptoir, il s'amusait à compter et recompter l'argent dans la caisse. Pa'a Fokam, voyant défiler les gens vers la boutique de Wu, cria :

- Tayou, tu fais quoi là-dedans pendant que les clients te cherchent ici dehors ?

Son neveu se précipita à l'extérieur. Surpris de ne voir personne arriver dans leur boutique, il jeta un regard fuyant vers son oncle en murmurant :

- où sont même les clients là ?

Son oncle n'y prêta pas attention, rentra à l'intérieur de sa boutique, et se jeta dans le siège confortable derrière le comptoir. Tayou restait dehors tout ce temps, attendant les clients pour les servir. De temps en temps, ils arrivaient et le jeune homme se remettait au boulot avec abnégation. Son oncle se contentait de signer les factures en ces périodes de moindre affluence.